

ETC



Enfance et histoire : le nouvel insolite folk

Shary Boyle, *La chair et le sang*, Galerie de l'UQÀM, Montréal. 7 janvier – 12 février 2011

Patrick Poulin

Numéro 93, juin–juillet–août–septembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, P. (2011). Compte rendu de [Enfance et histoire : le nouvel insolite folk / Shary Boyle, *La chair et le sang*, Galerie de l'UQÀM, Montréal. 7 janvier – 12 février 2011]. *ETC*, (93), 57–59.

ENFANCE ET HISTOIRE : LE NOUVEL INSOLITE FOLK

Shary Boyle, *La chair et le sang*,
Galerie de l'UQÀM,
Montréal. 7 janvier – 12 février 2011

Shary Boyle a reçu, avec son exposition *La chair et le sang* au titre étrangement chrétien, des éloges et des accueils dignes d'une étoile montante. S'il s'agit, certes, d'une exposition et d'une démarche artistique d'une solidité, d'une acuité et d'une efficacité remarquables, on ne néglige pourtant pas moins, dans l'éclat des applaudissements mérités, de la situer sur le fond d'une trame historique – ou d'un

la tradition, sous la forme du conte et de la mythologie, la thériomorphie, la mutation, les figurines et les jouets de l'enfance (avec un dépassement de la redécouverte des années 1980), et ce, avec un propos qui passe également par le choix des matériaux (porcelaine, miroir, brillants, émail, *root beer*, etc.). Tous ces artistes travaillent également au premier degré, c'est-à-dire que leur économie de l'ironie et du cynisme manifeste une sorte de désir d'authenticité qui est tout sauf postmoderne – et qui est peut-être plutôt, de fait, « métamoderne¹ », dans un romantisme 21^e

compter les pages sur la création de percepts et d'affects (*Qu'est-ce que la philosophie ?*). Soit. Mais nous gagnerions surtout à situer cette production contemporaine en regard de la musique dite « indie ».

Ainsi, et d'autre part, *La chair et le sang*, tout comme les artistes auxquels on pourrait associer cet ensemble d'œuvres, gagne à être envisagée, à hauteur d'un mouvement musical qui a été baptisé le « New Weird America », en 2003, par David Keenan, dans *The Wire*. D'emblée, parce que la comparaison jette un nouvel éclairage sur ce qui se joue dans ces



Shary Boyle, *La chair et le sang*.

Zeitgeist – trop rarement envisagée lorsque vient le temps de réfléchir à certains des artistes les plus loués, particulièrement au Canada. Shary Boyle participe certainement d'un mouvement qui excède, et de loin, sa seule production artistique. D'une part, cette production est à situer aux côtés de celles de Dzama (et son exploitation du gisement Darger) et d'Altmejd au Canada (mais aussi aux côtés de celle de Bernatchez, dans une moindre mesure), tout comme de celle de Raqib Shaw, en Angleterre. Ces artistes ont tous en commun d'aborder, dans le désordre,

siècle où l'insolite, le règne naturel, l'authenticité au plan des affects et l'innocence sont recherchés. L'enfance est également réinvestie, et ce, à une époque où la jeunesse est une valeur en soi, mais sans pour autant engager l'idéologie, toute moderne, de la nouveauté; la jeunesse comme symbole par excellence du temps réel, du temps des technologies de la fenestration communicante. On aurait bien sûr beau jeu d'y voir une sensibilité proche du deleuzisme, tant par d'éventuels devenirs-enfant ou par des devenirs-animaux que par un discours sur le sorcier ou sur la fable – sans

recherches esthétiques que nous approchons à partir de Shary Boyle; de plus, ces rapprochements donnent à penser une perspective plus large où quelque chose se jouerait qui excéderait, et de loin, la seule tendance de tel ou tel artiste, peut-être à la manière d'un mouvement culturel. Au-delà d'un étonnement face à la singularité et à la puissance d'exécution de Shary Boyle, on trouve ainsi un espace pour la pensée, celle d'une époque supposément déglacée de l'historicité et, par la figure honnie du hipster, supposément déglacée d'un sens politique par le nihilisme



Shary Boyle, *The Lute*.

et l'abîme d'ironie que représenterait une éthique de la citation, un art de la consommation des signes dans la circulation infinie à l'intérieur du quadrillage culturel du capitalisme immatériel.

Le New Weird America renvoie à des pratiques musicales qui réinvestissent le folk en lui donnant une patine parfois insolite et inquiète, parfois bizarrement cocasse, enjouée, mais toujours marquée par un souci d'authenticité, de communication collective, voire d'extase, tant par des expériences psychédéliques que par une perte de soi dans une foule devenue famille – ce qui n'est pas sans rappeler, bien sûr, le mouvement hippy des années 1960; sauf que le New Weird America hérite aussi du grunge. Ces pratiques ont ailleurs été nommées *space folk*, *psych folk* ou *weird generation*; les artistes les plus connus en sont Devendra Banhart, Joanna Newsom, Cocorosie, Fursaxa ou Akron/Family – mais la liste est bien sûr loin d'être close. (Et nous pourrions peut-être situer là le très méthodique projet de dépersonnalisation de Jandek.)

Le New Weird America montre un rapport romantique à l'enfance qui manifeste aussi un désir d'étrangeté hallucinatoire. On utilise des jouets dans les arrangements, on chante avec des voix naïves, candides ou enfantines jusqu'au falsetto (sur un autre plan, *Cœur de pirate*), on s'habille d'une manière fantasque qui confine parfois au déguisement, quelque chose entre le Pirate des Caraïbes, le bohème et le gitan qui célébrerait son sixième anniversaire. Le désir d'étrangeté hallucinatoire passe aussi par une inquiétante étrangeté, une *Unheimlichkeit* qui, dans les arrangements, passe notamment par l'usage de bourdonnements (*drones*), par le recours à des voix spectrales en ton mineur (ritournelles), ou encore par des prises de son au grain parfois déroutant. Ça se passe exactement comme dans *Hansel et Gretel* : perdu dans la forêt enchantée et obscure, mais émerveillé, au risque d'être dévoré cru, chair et sang, par la sorcière, l'ogre, le loup, le minotaure. Enfin, le New Weird America se qualifierait de nouveau romantisme par une recherche de racines qui traverse autant une idéalisation de la nature qu'une vision de la bande communautaire. Le country, mais aussi le folk, nourrit souvent un sens du vide, de la privation ou de l'absence, et ce, dans un dialogue avec la nature et la rusticité, dont la simplicité est recherche d'authenticité, mais aussi de fondements. Ainsi le chante Devendra Banhart, dans *It's a sight to behold* : « *It's like finding home in an old folk song... that you've never heard; still you know every*

word: for sure you can sing along. »

La chair et le sang, de Shary Boyle, fait ainsi dans une démobilité de l'enfance dont les extrémités touchent à la désactivation gériatrique : à preuve ces bibelots qui évoquent autant le monde, infantile, c'est-à-dire encore privé de parole, du conte que la ménagerie de verre qui orne les salons de certaines personnes âgées. La relation à la mythologie qui se superpose à la fable exerce une parole privée de raison (un *muthos*) dont les égarements réjouissent; mais ils réjouissent dans la désactivation d'un ensemble d'éléments qui participent, par la négative, mais essentiellement, de ces œuvres.

Le nouvel insolite folk désactive la communication et le service identitaire par la « déraison » infantile et animale; désactive l'impératif de jeunesse du consumérisme en le réorientant sur un merveilleux immémorial et hallucinatoire; désactive la mobilisation de la créativité et la production industrielle, tant

Shary Boyle, *Spider*.





Shary Boyle, *Burden*.

matérielle qu'immatérielle, par un artisanat onirique; désactive la fenestration communicante par une fuite dans les ruines d'une tradition orale mise en imagination, c'est-à-dire activée comme magie; désactive l'ironie post-moderne par un ardent désir d'authenticité qui s'exprime dans la littéralité et le premier degré (d'où l'insolite); désactive la société de contrôle par un appel au psychédéisme ou au délire psychotique. Tout cela relève peut-être d'un nouveau romantisme – et je l'écris sans péjorativité, mais non sans une perplexité curieuse. Tout comme le romantisme du 19^e siècle, qui apparut en partie en réaction à la mécanisation industrielle et à l'incertitude politique des guerres napoléoniennes post-révolutionnaires, le nouveau romantisme du 21^e siècle, mouvement parmi d'autres, mais hors de l'idéologie de l'avant-gardisme, apparaîtrait en réaction à une industrialisation de l'immatériel (le capitalisme cognitif) et à une incertitude politique causée à la fois par l'héritage du néo-libéralisme, par les politiques d'expansion impériale ainsi que par le terrorisme post 9/11; et si l'histoire connut une fin

avec le Mur de Berlin, elle connaît peut-être précisément une résurgence avec les attentats du 11 septembre². Et c'est à cette échelle qu'il faut situer le nouvel insolite folk.

Et c'est également ainsi qu'il faut situer *La chair et le sang*, au-delà d'effets d'« avant-garde » qui n'appartiennent peut-être qu'au monde de l'art : dans un nouvel insolite folk qu'ont aussi en commun Altmejd et Dzama, mais également Bernatchez et Raqib Shaw. Autant d'artistes qui appartiennent précisément au monde anglo-saxon, comme l'envers onirique, les cristaux tapissant l'intérieur de la géode, d'un horizon impérial.

Cela dit, ces œuvres ont en commun d'emprunter fabuleusement à l'allégorie, c'est-à-dire de produire un système de métaphores en faveur d'une idée ou d'une sorte de point de fuite pour toutes les métaphores. Mais soit elles singent l'allégorie, dans la mesure où aucune idée centrale ne vient occuper le système allégorique, laissant place à une sorte de trou qui excite infiniment l'imagination, soit elles produisent un système de représentations contre celui des communications, opposant la

métaphore à la représentation par la donnée et le mot d'ordre. Il reste à mesurer à quel point cette opposition est véritablement vigoureuse, à quel point ce romantisme ne risque pas de n'être qu'une version fabulée d'une économie de la représentation, la représentation reconduite par le détour d'un onirisme où il reste possible de fuir le monde en flammes – une naïveté au pire sens du terme. Ou bien ?

Patrick Poulin

Patrick Poulin est un auteur de fiction. Il détient un baccalauréat en Philosophie, une maîtrise et un doctorat en Littérature comparée. En plus d'être membre du comité de rédaction et de collaborer à *ETC*, il participe à la revue *OVNI* et enseigne au cégep de Montmorency.

Notes

¹ Cf. le blogue *Notes on Metamodernism*, initié par Robin van den Akker et Timotheus Vermeulen, sur <www.metamodernism.com>.

² C'est bien ce que pense Niels van Poecke, dans les *Notes on Metamodernism* : « *The contemporary rise of the New Weird America – the third romantic folk music revival – must be situated just after the 9/11...* » [cf. « *The New Weird Generation II* »].